

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE
DU
8 OCTOBRE 2000
(La Roche-Courbon)

**PANORAMA CULTUREL DE L'ANNÉE SAINTONGEISE
PAR LE DIRECTEUR EN EXERCICE**

Nous voici à nouveau réunis à La Roche-Courbon. C'est la cinquième fois que notre Académie choisit ce théâtre pour tenir sa réunion annuelle. Bien sûr, nous sommes conscients de la valeur identitaire du château et de ses jardins, valeur dont la vocation de l'Académie de Saintonge est évidemment très proche, nous sommes aussi conscients que le succès renouvelé de cette séance doit beaucoup au lieu dans lequel nous la tenons. Pourtant, afin de respecter une certaine alternance, nous nous étions plutôt orientés à organiser cette réunion à Saintes. Jusqu'au 27 décembre 1999... Dès le lendemain de la tempête, il devenait évident que la meilleure façon pour l'Académie de Saintonge de montrer sa forte préoccupation aux multiples dégâts opérés par ces véritables fleuves de vent qui balayèrent la région, était de ne surtout pas manquer le rendez-vous de La Roche-Courbon.

Quelques jours après ce 27 décembre, je suis personnellement venu ici. J'avais en mémoire la présentation passionnée de ses travaux dans les jardins que Jacques Badois nous avait faite lors de notre dernière séance publique ; je savais que, plus encore qu'un bâtiment, même s'il est un monument historique, un jardin exprime un parcours initiatique et que ce parcours coïncidait étroitement à la vie et la sensibilité de notre collègue Badois ; je n'ignorais rien des symboles d'attachement saintongeais que représente La Roche-Courbon et qui, dès cette allée d'yeuses formant voûte au-dessus de la route, amenaient son visiteur au château de la Belle au bois dormant... Ce jour-là, je fus frappé par l'ampleur de ce mauvais réveil : la voûte avait été déchirée de partout, la forêt chère à Loti n'était plus qu'un amas de troncs jetés à terre, le parc semblait blessé à mort. J'avais eu Jacques Badois au téléphone le lendemain de la tempête et il m'avait donné l'impression d'un choc immense en même temps que d'une immense volonté : « Il faut tout reconstruire, c'est maintenant pour les enfants de mes petits-enfants que je vais travailler », m'avait-il confié. Quelques jours plus tard, il créait Amicour, une association destinée à subventionner une partie de la restauration des jardins puis il engageait un vaste programme de nettoyage de la forêt et de replantation du parc.

Mis à part son palmarès, il n'est pas dans les habitudes de l'Académie de Saintonge de faire du battage pour quiconque. Parce qu'il est un de nos collègues, nos statuts nous interdisent de primer l'œuvre du grand jardinier qu'est Jacques Badois ; je ne saurais donc trop inciter chacun des présents, parce qu'ils sont tous des Saintongeais enthousiastes, à s'inscrire à Amicour, l'association pour le soutien des jardins de La Roche-Courbon. Et parce que tout cela ne tient qu'avec l'énergie personnelle de ceux qui s'en occupent, je vous propose de remercier celui qui nous reçoit aujourd'hui et de lui transmettre notre propre énergie saintongaise, en nous levant pour une ovation bien méritée...

La tempête a frappé les corps et les esprits. Particulièrement dans notre région où, en plus du vent, elle prit les allures d'un raz-de-marée dans les estuaires de Charente, de Seudre et de Gironde. Clairement, elle a affecté nos paysages et notre patrimoine, mais en cette matière, comme le montre l'exemple de La Roche-Courbon, tout se reconstruit avec le temps. Clairement aussi, elle a touché à notre identité. Je n'en prendrai qu'un seul exemple : la forêt

d'Aulnay-de-Saintonge. Elle est pour nous - bien que les puristes fassent toujours remarquer qu'Aulnay n'a jamais appartenu à la Saintonge – une des frontières naturelles de notre région, qui s'incarne traditionnellement dans les essences particulières de ses arbres : la forêt d'Aulnay se trouve en effet à la rencontre de deux espèces végétales, le hêtre de plaine, planté en belle futaie, dont elle marque la limite méridionale et, en sous-étage, l'érable de Montpellier dont elle constitue une avancée vers le nord. Autrement dit, un résumé parfait de ce que nous pensons être notre position géographique : le dernier nord vers le sud, le dernier sud vers le nord, avec les connotations d'équilibre qui découlent du constat ! Or, depuis plusieurs années, les hêtres d'Aulnay souffrent gravement des pompages de la nappe phréatique et l'ONF qui gère le massif a plusieurs fois fait part de ses craintes concernant son maintien. La tempête du 27 décembre met à bas la grande majorité des hêtres, fragilisés par l'irrigation, et l'ONF se pose des questions sur le repeuplement, envisageant même de changer de variété. Si cela s'avérait, un des symboles de notre identité disparaîtrait ; or nous n'en possédons pas beaucoup, raison de plus pour y être attentif...

Un des rôles de l'Académie de Saintonge est justement de sensibiliser la région à ces évolutions identitaires. Qu'on me comprenne bien : il ne s'agit pas ici d'afficher un conservatisme de choc, refusant tout changement ; ce serait stupide et surtout inefficace, notre goût pour la Saintonge étant suffisamment habile à se forger de nouveaux motifs d'attachement et à récupérer les transformations - inévitables - pour les mettre à ses couleurs. Il s'agit au contraire d'essayer de percevoir le changement, souvent subtil, et d'en deviner le sens. Cette année, outre le traumatisme de la tempête qui, j'en suis sûr, alimentera nos légendes à venir, une des inflexions de notre identité locale réside dans un renouvellement de ses lieux : de tradition, Saintes et Cognac, Saintes plus que Cognac, alimentent notre sentiment régional de toute une série de publications, d'expositions, de manifestations en tous genres, laissant à leur périphérie un rôle de suiveur ; or, depuis plusieurs années, avec une forte accentuation ces derniers mois, la périphérie prend le *leadership*. Principalement la côte, Rochefort et Royan se situant en première ligne. En matière d'expression régionale, les deux villes étaient considérées comme des lieux d'inculture, l'une parce qu'elle se contentait du plaisir de ses plages, l'autre parce que c'est le cas de toutes les garnisons, surtout quand elles sont en déclin.

Le succès mérité du chantier de l'*Hermione*, l'engouement qui se manifeste pour la Corderie royale et ses expositions, l'afflux incessant de visiteurs à la maison de Loti, les livres nombreux - souvent de qualité - qui paraissent sur Rochefort, Oleron, le bassin ostréicole, la presque île d'Arvert ou le pays d'entre Seudre et Gironde, le renouveau de l'intérêt architectural sur Royan, la foison d'initiatives culturelles qui animent l'estuaire girondin, du musée au colloque, de la fête la plus éphémère aux fouilles archéologiques de long terme, la nouvelle mise en scène spectaculaire de plusieurs grands sites côtiers orchestrée par le Conseil général, tout cela montre une nouvelle facette de notre expression régionale. Alors même que Saintes et Cognac semblent maintenant privilégier des opérations culturelles passionnantes et réussies mais qui ont peu à voir avec l'identité locale (jazz, films policiers, folklore exotique, musique ancienne, etc...), Rochefort et Royan s'emparent sans complexe du sentiment régional. D'un côté, Saintes et Cognac font venir à elles des manifestations extérieures, comme pour s'y accrocher et s'y enrichir de quelque brillant qui leur manquerait ; la côte en revanche profite de ses touristes pour s'enraciner dans ses traditions. C'est nouveau, c'était plutôt l'inverse auparavant, et c'est sans doute porteur à terme de variations dans notre vision de la région.

En tout cas, notre palmarès, cette année, reflète étroitement la tendance, puisque la moitié des distinctions qui y figurent récompensent une action en provenance de la côte, ce qui ne s'était jamais vu dans l'histoire de l'Académie de Saintonge. Voilà donc qui promet de

belles mutations à venir pour notre identité. Je sais que, disant cela, certains vont s'inquiéter du danger de balnéarisation de nos traditions régionales. Il est vrai, le risque existe de traiter notre Saintonge à la façon d'un grand jeu à la Fort Boyard ; personnellement, je ne le crois pas plus dangereux que celui qui prévalait ces dernières années de folklorisation de toute vision historique, et qui aboutissait à ne voir notre passé qu'au prisme d'une quichenotte soigneusement reconstituée dans un musée dit d'art et traditions populaires. En l'occurrence, dans l'un et l'autre cas, ce n'est pas qui importe, c'est le niveau d'exigence qu'on y met.

F. Julien-Labruyère